

Sur le confinement : distanciation sociale

S.G Raymond

« Le moi, sous une autre forme,
continue l'œuvre de l'existence. »

Gérard de Nerval.

Le projet de ce texte, rédigé par un psychologue hospitalier honoraire (par définition sans autre intérêt que celui du service public), est de souligner la fragilité des personnes âgées prises dans ce passage fin d'un monde, fin du monde, et d'aborder par petites touches l'éroussement des défenses et le syndrome d'abandon *versus* suicide passif que nous ne pourrions méconnaître. Je crois qu'il nous reviendra, au moment de la levée du confinement, d'aborder cette question du désinvestissement de la vie, soit de l'épuisement affectif qui nous touche tous quel que soit le niveau d'informations et de certitudes dont nous nous créditons. Et qui ne s'arrête pas à l'âge, il faut en convenir. Depuis le 17 Mars, avec cette décision de confinement, le temps s'est arrêté, tout a cessé de vivre, ouvrant à ce qu'on peut appeler la cristallisation d'une durée figée qui vient détruire ou décomposer nos organisations individuelles ou plus collectives. Ce grand bouleversement s'apprête à métamorphoser le monde et celui de nos institutions avec les risques conséquents d'une plus grande dépendance aux figures d'autorité : préfet pour la santé, avec son appareillage médical ; procureur de la république pour la sécurité, avec son appareillage judiciaire. Ces risques sont à envisager dans un panmédicalisme associé au judiciaire où la crainte de la contamination se profile comme noyau organisateur de nos vies.

1. Une impossible conciliation

Ce mardi 17 Mars à 12 heures, les autorités ont déclenché une opération d'envergure, celle du confinement. Une initiative visant à endiguer la propagation du coronavirus par la COVID-19. La procédure mise en place ouvre à de nombreuses interrogations touchant, notamment aux libertés individuelles et aux périmètres d'autonomie citoyenne. Tant il est vrai que l'organisation de la vie quotidienne, celle des forces de l'ordre, de nos pompiers et de nos militaires, en passant par le droit des travailleurs comme la survie des entreprises ainsi que l'équilibre de notre économie se trouvent directement impliquées. Plus que d'une épidémie, il s'agit d'une pandémie laquelle traverse nos frontières, bouscule nos valeurs, et touche aux individualités dans ce qu'elles ont de plus précieux et que les états ont mission de préserver car ce n'est rien moins que la survie des populations qui se trouve remise en question. En cela on peut parler de crise sanitaire rendant obligatoire ce qui est encore appelé « distanciation sociale ».

A quelle gymnastique de la pensée se voient donc confrontées nos figures d'autorité quand, hier encore, elles devaient concilier, face à la vague terroriste, ce qui paraissait inconciliable. Car dans les deux situations, l'enjeu est, devenu, désormais, la vie de l'espèce, celle du vivant parlant dont chacun de nous, comme nous tous ensemble, sommes les garants. C'est sur cette responsabilité en partage que repose, à mon avis cette « Attestation de déplacement dérogatoire » (en application de l'article 1^{er} du décret du 16 Mars 2020 portant règlementation des déplacements dans le cadre de la lutte contre la propagation du coronavirus/covid-19) qui peut, en première approche, être ressentie comme une contrainte excessive.

2. Sur le confinement

Qu'est-ce donc que ce confinement ? Pris au sens strict, celui des lieux fermés, il est une mise à l'écart. Il correspond à une mesure d'isolement, à une mise en retrait de l'un ou d'une minorité pour assurer la tranquillité ou préserver les valeurs sinon la vie du plus grand nombre. Il peut aussi correspondre à une sanction supplémentaire s'ajoutant ou se conjuguant à une sanction déjà prononcée. Cette mesure de confinement est une autre définition du mitard, celui des maisons d'arrêt, centres de détention ou maisons centrales.

Ou encore des chambres d'isolement. Il semble s'agir d'une peine qui s'ajoute à une autre peine, ou vient préciser (confirmer ?) une mesure déjà prise. En somme, le confinement est la mise à l'écart d'un individu ou groupe d'individus, d'une collectivité pour laquelle le ou les mis en cause représentent un danger. Cette mesure renvoie de la même manière à la peine de relégation abrogée en 1974. Une peine correspondant à une mesure de bannissement du délinquant de son pays d'origine. Pour ces raisons, toutes ces raisons, la notion de confinement entraîne des réticences. Mieux vaut lui préférer ces termes de « distanciation sociale » beaucoup moins menaçants et, en raison, plus adaptés à la situation d'aujourd'hui qui est de se protéger en protégeant les autres. Il faut relire avec attention les termes de cette attestation pour comprendre que chaque déclarant s'autorise de lui-même en signant cette déclaration. Qu'on se rappelle cette formule passe partout : « le psychanalyste s'autorise de lui-même... » en nous laissant oublier la suite, « ...et de quelques autres » Et il est vrai que dans la formulation le déclarant s'autorise de lui-même, mais il soumet aussi son engagement aux autorités de contrôle, tout comme tous les autres qui ne sont pas lui ou elle, mais qui sont comme lui ou elle, soumis aux mêmes impératifs. Cela veut signifier, à mon avis, que tous les autres, *via* les contrôleurs, le reconnaissent comme tel, soumis aux mêmes exigences. En cela il faut reconnaître l'intelligence du législateur qui a su doser l'engagement de chacun en termes démocratiques, d'une démocratie renforcée, d'une réponse à une aporie, en rendant conciliable ce qui, en première analyse, n'allait guère de soi. Ce faisant, on aboutit à une responsabilité partagée, reposant et s'inspirant du discernement citoyen.

3. Sur le discernement

Partant de la mise à l'écart, du confinement, nous poursuivons notre cheminement pour aboutir à la séparation, à « la mise à part », au « faire la part des choses », au discernement. C'est bien sur cette faculté de juger que reposent la responsabilité et l'engagement citoyen tels que nous l'enseigne les événements d'aujourd'hui, voire même les applaudissements de 20h en rappel d'une adhésion des citoyens en hommage au dévouement d'une partie des actifs engagés de la santé. Est-ce là une restauration de la fonction symbolique de nos institutions, hier encore fortement mise à l'écart ? Il n'y a pas de réponse satisfaisante sinon à retenir que ce sont nos autorités qui nous invitent, nous incitent même à faire preuve de discernement dans et à partir de cette barrière initiale : le confinement. Est-ce une incitation à l'introspection, à un retour sur soi, à un partage de responsabilités auxquels incitent ces gestes barrières élémentaires qui relèvent surtout du bon sens ? Mon engagement repose sur l'engagement d'autrui, et c'est cette implication qui permet la construction de cette chaîne de solidarité-sécurité à partir de cette posture solitaire qui fait le confinement. En somme, il s'agit de dire et manifester son adhésion autour d'une réduction consentie des périmètres d'autonomie et des libertés et ce, afin de préserver-protéger les libertés de tous.

Où l'on gardera à l'esprit que ces appels à la responsabilité citoyenne sont sans précédent pour ce que chacun de nous peut en savoir. Cette lucidité dont chacun est amené à faire preuve conduit, et devrait conduire chacun à remettre en question son rapport à l'autre, ses rapports aux autres et à son corps comme aux corps d'autrui touchant aussi aux corps institutionnels. C'est bien à une mutation, voire à une métamorphose dans notre société comme dans ce qui fait notre individualité à laquelle nous assistons désormais et dont tous sommes les acteurs.

4. Sur la distanciation psychologique

Ce coronavirus est devenu fléau, un fléau en cela qu'il vient interroger notre ignorance et attiser encore le feu de nos questionnements comme celui de nos certitudes. Autant de différends qui font le lit du développement du virus et de sa transmission, le transformant en authentique instrument de mort. Il s'impose de l'intérieur pour venir nous bouleverser, et nous amener à repenser nos organisations individuelles autant que nos organisations collectives. La question de l'extérieur, du collectif, relève de la distanciation sociale. Que

faisons nous de la distanciation psychologique ? Ce coronavirus est un étranger inattendu et implacable qui saisit les corps, nous en dessaisit, nous mine et nous mène de l'intérieur jusqu'au désinvestissement de ces mêmes corps (les nôtres) et à leur destruction. C'est le corps dans sa réalité qui se voit attaqué, un corps sans défense, en quête de bouclier, un corps épuisé dans ses dépendances, ses régressions, son culte de l'irresponsabilité. Un corps pompé, vidé, sans plus de consistance. Un corps désymbolisé aux prises avec ses retours d'enfance (patinettes et smartphone...) et qui ne sait plus sur quoi s'appuyer ou vers quoi se tourner. Où est le réel la dedans ? Que fait-on du symbolique ? Au total on pourrait se demander si ce cheminement vers l'originaire dans lequel nous étions en train de nous enfermer n'est pas réveillé par la brutale survenue de cet étranger qui recèle toutes nos peurs. Sur ce terrain me revient en mémoire une réunion de service regroupant les plus âgés du pavillon autour du thème : que faisons nous hier ? C'était dans un temps où il faisait bon, pour les moins jeunes de finir à l'hôpital quand démonstration était faite de l'impossibilité de vivre ailleurs. On y venait. On y restait. Et la préoccupation, toujours répétée tournait autour de la fin d'un monde, de la fin de mon monde ou celui de mon univers, un rappel d'hier qui soutenait, pour chacun le présent. En cet espace pouvait se dire un vécu de la fin d'un monde dont cette réunion était le signe, celui du besoin de mettre en place de nouveaux repères, celui de pourvoir d'un sens ce nouveau territoire. Mais parler du vécu de la fin d'un monde suggère naturellement d'aborder cette autre question du vécu de la fin du monde chez la personne âgée et de comprendre ce passage qui conduit du vécu de la fin d'un monde à celui de la fin du monde. Car la fin du monde, pour ce que le plus grand nombre en sait est le moment de la disparition de l'univers de la terre ou de la seule humanité telle qu'elle peut être imaginée par des individus, par des groupes ou des institutions. On comprendra que ce passage est un terrain de fragilité qui peut rendre compte du taux élevé de mortalité chez les moins jeunes des maisons de retraite.

Une dernière réflexion pour dire que l'expérience de la maladie dans les institutions n'est pas seulement individuelle. Chaque société a ses maladies, mais elle a aussi ses malades. A chaque époque et en tous lieux l'individu est malade en fonction de la société où il vit et selon les modalités qu'elle fixe. Pour dire tout ça autrement, et concernant cette pandémie qui nous préoccupe, sa croissance exponentielle telle que la présente le mathématicien Gérald Tenenbaum¹ risque ou est en train de donner corps à un panmédicalisme² qui pourrait ouvrir à, ou orienter vers des interrogations nouvelles au risque de réveiller les revenants de notre histoire, et qui n'attendent que cela. (Je pense là au biologique en train de devenir le destin de l'humain ce qui d'une certaine façon reviendrait à réhabiliter l'eugénisme, celui de A. Carrel³. Car, on peut y insister, nos corps, les corps ont été saisis par le surgissement du virus dans un univers qui n'y était guère préparé. Ce faisant, les vivants parlant ont découvert qu'ils étaient dessaisis de leur corps dont le virus venait de s'emparer pour ouvrir à une guerre sans compromis entre médecine du corps et coronavirus. D'où les applaudissements de 20 heures, à l'heure du spectacle et dont aucun ne doute que nous en sortirons vainqueurs. Car ce que nous savons tous est notre ignorance, celle du statut légal du corps humain, étant entendu qu'il n'appartient, ni à l'état, ni à la médecine, ni même à celui qui l'habite. Et qu'il faudra, pour demain, rester d'une extrême vigilance quand au phénomène de ce que G. Lanteri-Laura appelait « l'appropriation médicale » des corps et, surtout, de ce qui a trait à la psychologie, et qui devrait jouer un rôle essentiel au sortir de ce confinement.

5. Sur la foi et le symbolique.

Peut-on faire le deuil de son deuil et comment y parvenir sans brûler ce qu'on a adoré ? A cette question vont se heurter nos héros d'aujourd'hui, ceux des applaudissements du

¹ www.liberation.fr/debats/2020/03/23

² Comte-Sponville_covid19_JDD_22-03-20pdf

³ *L'homme, cet inconnu*. Paris, Plon, 1935

20 heures. Ces personnalités auréolé(e)s de prestige (ce qui n'engage à rien) le seront-elles encore demain ? Que savons nous des confinés, des anxieux... des angoissés... et de leurs proches ? Après s'être préparés-adaptés au pire avec le soutien actif de la communauté médiatique, que feront-ils demain sans cet appui, seul(e)s , désemparé(e)s face au meilleur et dans quel état ? Deveniront-ils des victimes ?

Les soignants sont devenus un collectif qui évite au médical de se prendre pour Dieu, et permet, surtout, d'échapper à cette conviction intime qu'on appelle la Foi et qui peut, parfois s'installer dans le registre du délire. Or, à cette foi dont l'excès nous entraîne sur des chemins compliqués se substitue désormais la croyance qu'on peut définir comme une adhésion aux conduites, opinions et engagements, mais aussi aux renoncements, du plus grand nombre, où l'on constate que le symbolique qui renvoie à la foi, cède devant les aménagements de la réalité qu'on appelle le réel. On change, ce faisant, de registre ou de logiciel. On s'enferme dans la croyance avec sa partenaire, l'incroyance ou l'incrédulité. On quitte, ce faisant, le champ de l'universel touchant au devenir de l'espèce, au profit de préoccupations plus singulières et, partant, en décalage avec ses intérêts premiers. La référence au symbolique se voit ainsi gommée. Et la question au sortir du confinement sera de savoir comment le restaurer, ce symbolique, et dans ce qu'on sait de sa fonction. En cela, que peut bien valoir la vérité scientifique ? Ne correspond-elle pas à une adhésion collective qui érige en autorité ce qui valait hier pour la religion : rationaliser et gérer la peur pour son propre profit ? Autant de questions en suspens qui nous conduisent à penser que le panmédicalisme qui se développe aujourd'hui ressemble étrangement au pan-religieux d'hier. Car, et au fond, que propose la médicalisation des populations d'aujourd'hui qui soit si différent du panthéisme, du « tout est Dieu » du XIX^e siècle ? Que dire du XX^e siècle et de sa barbarie qui nous a amené à penser l'état du corps physique comme préoccupation majeure pour ce XXI^e siècle, avec, pour « bouclier » un masque de chiffon qui peut faire dire à M de Montaigne :

*« Tu ne meurs pas de ce que tu es malade,
tu meurs de ce que tu es vivant ».*

Meurt-on du coronavirus ou du confinement ?

6. Sur la vérité

On peut admettre qu'il faille rester attentifs à l'émoussement-épuisement de la foi en cela qu'elle conduit à la croyance, c'est à dire à l'adhésion collective. Cela peut signifier que, confrontés à l'impuissance face à une réalité menaçante, on se réfugie dans un réel plus conforme à nos attentes qui font que nous serions plus grands que ce que nous sommes ou pensons être, soit, plus grands que nous-mêmes Il y a donc recul ou transfèrement. On renonce à la conviction, celle d'une soumission inconditionnelle à un être supérieur qui sait ce que nous ne savons pas, pour recourir à un collectif détenteur, par le fait du nombre, d'une vérité plus immédiate et, ce faisant, plus rassurante et à notre portée. Or, il semble que ce qui relie la conviction intime (la foi) à l'adhésion collective (la croyance), soit le manque, une absence, un rien, représenté par le vide, celui du jeu de taquin (le fameux pousse-pousse) ce carré manquant qui permet la circulation des autres carrés (porteurs d'une lettre ou d'un chiffre) pour des assemblages les plus divers. Il en résulte une crainte fondamentale qui est le danger de la paralysie. Sans manque, sans vide, il n'y a plus d'aspiration, plus de mouvements, plus de projets ni de perspectives. C'est la mort. La vie serait, par conséquent, ce mouvement qui prend corps dans la peur de manquer de manque. Peut-on seulement vivre comblé, vivre sans manquer, vivre sans raison ? Dans cette question curieusement exprimée du « comment savoir si je suis contaminé alors que je n'ai pas de symptôme ? » Une question adressée aux médecins, le psychologue entendra une autre question dont seul l'intéressé détient la réponse et qui tient en quelques mots : « Comment savoir quand je vais mourir alors que je suis bien vivant ? »

Il paraît légitime de se demander ce que peut bien valoir la vérité scientifique, et ce qui peut bien la différencier des rituels que nous mettons en place pour conjurer nos peurs, particulièrement quand on observe ce sur quoi elle repose, c'est à dire sur la mise en place de relations arbitraires entre deux ou plusieurs interprétations qui peuvent correspondre à ce qui est attendu dans une époque ou chez un chercheur, et se voir vilipendé dans une autre époque et chez un autre chercheur. On parle alors de rationalisme morbide qui peut venir s'échouer dans une recherche soixante-huitarde qui sonnait à l'époque comme une provocation : mettre sur pieds un protocole visant à mesurer l'influence de la pensée sur la croissance du champignon !! Derrière cet humour maladroit et peut être un peu décalé, il faut bien entendre la folie qui vient nous étreindre.

7. Quand et comment ?

Les effets produits par le coronavirus sont connus et bien répertoriés. Connaissons-nous les effets produits par le confinement, le remède auquel nous adhérons en toute confiance ? Il est avéré que ces effets sont nettement différents, qu'ils se situent dans une durée distincte et restent difficilement appréciables. Lourd de cette invasion virale, dans quel état serons-nous au sortir de ce confinement et à quoi pourrions-nous nous attendre ? Disons les choses crûment : on sait les dangers du virus et les menaces de mort dont il est le véhicule. On ignore les risques que nous fait encourir le confinement dans ces effets de contraintes, voire d'auto-captivité, dans ce climat d'incertitudes, de doutes et de réduction des périmètres d'autonomie, dans cet espace qui est notre terrain relationnel, notre territoire d'évolution. Toutes ces restrictions pèsent déjà lourdement sur nos comportements, sur nos relations sociales et surtout nos liens affectifs. Ce n'est pas tant le fait d'être mis à l'écart dont chacun de nous est amené à souffrir que cette indécision qui nous mine et nous mène. Ceci dans un climat de fragilité, d'épuisement des mécanismes de défenses affectifs associés à une altération des ressources immunitaires encore compliquées par l'incohérence des préconisations venant des autorités, aux confins d'une mélancolisation des populations, climat qui devient le lieu d'accueil de la Covid-19. Après avoir soigné la Covid-19, il faudra faire face à ses effets collatéraux dont le confinement fait partie. Et bien d'autres préoccupations à propos desquelles il nous faut rester vigilant et qu'il me revient d'évoquer.

En clair après avoir soigné ou lutté contre les effets de la Covid-19, devons-nous nous mobiliser pour faire face aux effets produits par le confinement ?

Je pense aux rapports que nous entretenons avec nos corps respectifs, avec le corps de l'autre ou des autres, avec les corps institutionnels et ceux de l'état, voire celui des états. En somme, ce qui est en jeu est tout simplement la question de la propension à la destructivité qui réside en chacun de nous, voire à notre autodestruction, je parle là du meurtre de soi comme du meurtre de l'autre, soit de la criminalité chez le confiné qu'on voudrait poser en des termes qu'on pourrait juger excessif. Le confiné est après tout un sujet réputé sain en matière de crime de sang. Il s'agit uniquement d'hypothèses qui engagent seulement ceux qui veulent bien y croire et qui ressortit de la relation du moi, ce que suis, avec l'autre fictif que je voudrais bien être ou que je refuse d'être, et qui cohabite avec moi, qui habite en moi, et dont j'ai confusément conscience de la présence. Cette préoccupation d'être plus grand que soi. Peut-on, pour un seul, parler du moi et de l'autre dans la conscience de l'humain, du confiné aux prises avec l'idée qu'il se fait de lui même, et qu'il installe au dessus où en dessous de lui ? c'est selon ! Cet autre est celui que je malmène selon les situations ou les événements, celui à qui je m'adresse ou que je vilipende au gré de mes satisfactions comme de mes insatisfactions, ou encore avec lequel je fais alliance pour préserver mon indépendance ou sauvegarder ma liberté.

8. Sur l'indécidabilité

Se soigne-t-on du coronavirus ou du confinement ? Soigne-t-on la cause ou bien le remède ? Le remède vient-il compliquer encore la cause ? Il n'y a pas de réponse au sens absolu, mais déjà quelques spéculations dont les miennes font partie. Et qu'il s'agit de

pondérer sans les rejeter ou les négliger. Au pire, comment envisager cette sortie du confinement sans tenir compte de ces phénomènes d'épuisement, de désinvestissement, de perte d'élan, confrontés à la perte du travail, à celle du logement et de ces gros riens qui peuplent notre quotidien jusqu'à venir nous ronger, venir freiner ce qu'on appelle notre recherche, notre quête d'un monde meilleur quand toutes nos convictions, nos repères, nos croyances se trouvent abolis et qu'on se retrouve seuls, démunis, aux prises avec une solitude qui voisine avec l'incertitude comme lit de la dépréciation, disons même de la dépression, avec son cortège d'effets dont l'autodestruction, sinon la destruction de l'autre, valent d'être pris en considération ? Que devenons nous quand « le plus grand que nous-même » en vient à nous faire défaut ou se retourne contre nous ? Car ce qu'on supporte difficilement et qui se dissimule tourne autour de l'avant/après, d'un « retour à la normale » alors qu'à mon avis, il y aurait une hypothèse à travailler, à savoir que que le fonctionnement psychique d'hier, avec émoussement des défenses immunitaires, a préparé l'envahissement de la Covid-19 aujourd'hui.

Quelles sont les conditions psychologiques qui ont pu préparer et accueillir ce virus ? On peut raisonnablement penser que le retour d'hier puisse mettre à mal ce qu'on voudrait prévoir pour demain. Sur quoi donc s'appuyer, et avec quels arguments, qui puissent nous aider à envisager, voire dessiner le futur qui ne soit la répétition d'hier ? Toutes questions, et il en est bien d'autres, qui hantent le confiné quand il s'interroge sur sa condition ou sur celle de ses proches ou moins proches. Ce faisant, est-il envisageable, sinon pensable, de faire en sorte que les possibilités de l'impossible puisse être retenues ou à l'inverse que les impossibilités du possible aient leurs mots à dire dans ce climat où l'imprévisible règne en maître, avec cet autre remède qui se nomme improvisation. Comment esquisser une « théorie de l'impensable » qui soit au service « d'une humanité malade » et sur lequel le panmédicalisme contemporain risque de venir s'échouer ?

Mai 2020